

## MIRBEAU EPISTOLIER (Lettres à Alfred Bansard des Bois)

*Lettres à Alfred, ou le dépositaire de la quête*

Il s'agit ici d'un ensemble de lettres écrites de mars 1862 à octobre 1874 ; Mirbeau avait respectivement quatorze et vingt-six ans à la première et à la dernière lettre. De cette correspondance, avec ses pics, ses ruptures et ses silences, subsiste un corpus de cinquante-neuf lettres frappées du double sceau de la jeunesse et de l'amitié. "Lettres de jeunesse", "roman d'apprentissage", elles n'en constituent pas moins des lettres ordinaires, ou "lettres familières", reflet d'une pratique conforme aux normes et à l'usage du temps. Les premiers émois amoureux, la fascination de Paris, le collège, le bachot, la famille et, enfin, le secret – secrets de cœur et liberté d'expression retrouvée – donnent le ton, souvent inégal et contradictoire, de ces premiers écrits connus d'Octave Mirbeau. La correspondance de Mirbeau avec Alfred est tout cela ; elle constitue ainsi ce chaînon manquant, ce témoignage sans lequel la réception de la personnalité et du parcours d'Octave Mirbeau ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Grâce à cette correspondance les contradictions et les choix de vie ultérieurs, de même que les mobiles et les enjeux d'une œuvre en gestation se trouvent enfin restitués, et, surtout, justifiés dans leur contexte et leur évolution. Tout Mirbeau est déjà dans ses lettres de jeunesse, qui font ici figure d'annonce et, presque, de prémonition d'une œuvre à venir et d'un destin à assumer. De ce point de vue une biographie intellectuelle complète et cohérente de Mirbeau ne serait pas possible sans les *Lettres à Alfred Bansard des Bois*<sup>i</sup>. Ce n'est que leur découverte tardive qui a rendu enfin possible la tâche des biographes<sup>ii</sup>.

Mais en dehors de leur caractère documentaire et utilitaire, ces lettres sont-elles intéressantes ? En quoi sont-elles modernes, ou témoigneraient-elles d'une modernité naissante ? Cette correspondance nous révèle un jeune Mirbeau certes sensible, ironique, parfois drôle, qui s'applique à jouer avec le langage et les conventions épistolaires ; un Mirbeau aux idées étonnamment progressistes, lucide et critique envers la société qui est la sienne ; et enfin un Mirbeau passablement angoissé devant le passage à l'âge adulte. Mais si la modernité se définissait par son *écart* aux normes et aux usages établis, nous risquons de rester quelque peu sur notre faim. La correspondance de jeunesse de Mirbeau présente une forme hybride de cette modernité, sans cesse tiraillée entre le conventionnel et la fuite en avant et, plus prosaïquement, entre la famille et le monde extérieur. Les lettres à Alfred seraient ainsi la retombée d'une recherche d'équilibre entre tradition et modernité. Une recherche d'équilibre, avec ses chutes, ses excès et ses fragiles points d'appui, qui est en elle-même déjà moderne. Cette quête sous-tend toute cette correspondance, organise les déplacements de l'épistolier et s'inscrit à même le texte de sa lettre, dans son style, son ton et son contenu : entre romantisme et réalité, dialogue et soliloque, travail et plaisir,

repos et angoisse, harmonie et excès. Comme si toute maturation littéraire se devrait de passer par là.

Ces critères d'appréciation ne sont pas tous intrinsèques à la correspondance. Ils nous renvoient, dans un premier temps, à des domaines extérieurs à la lettre elle-même. Tout d'abord, à un passé de l'écriture, à l'héritage transmis par l'école, les lectures et les pratiques éducatives dont l'épistolier a bénéficié. Ensuite, dans l'actualité, vers la personne du destinataire pour qui la lettre est toujours spécialement rédigée. Il n'est pas exclu que ces deux perspectives passé-présent, avec leur part de tradition et de recherche innovatrice, ne se recoupent parfois, si la réponse à un destinataire précis requiert l'inscription dans un style épistolaire défini. Saisir dans son évolution le jeune épistolier Mirbeau consisterait à décrire à la fois cet espace intérieur et extérieur de la lettre. Autour d'un auteur, on sait qu'il existe également des empreintes plus difficiles à déterminer, liées au temps, au milieu et aux pratiques collectives<sup>iii</sup>.

## LE SECRET ET LE RESEAU

Or, quels étaient les buts et les enjeux d'une correspondance en ce siècle ? Nous savons que le XIX<sup>e</sup> siècle en France est le siècle de l'alphabétisation et du développement de la production écrite. Et pourtant malgré les 195 manuels épistolaires édités entre 1830 et 1900, les exercices scolaires qui en font un genre obligé de composition française, la lettre reste l'apanage d'un petit nombre<sup>iv</sup>. Néanmoins, naguère privilège de l'aristocratie, la lettre devient de plus en plus accessible à la moyenne, et surtout à la petite bourgeoisie avide de se hausser dans la hiérarchie du paraître et des convenances, s'aidant notamment de ces manuels épistolaires particulièrement en vogue. La lecture de ces correspondances "ordinaires"<sup>v</sup>, en dehors de la "lettre d'affaires", nous révèle combien était important dans ce milieu, et en ces années-là, le lien familial constitué en véritable réseau ; les échanges épistolaires, tissés entre les membres d'une même famille apparaissent comme un moyen privilégié pour sauvegarder un lien que l'éloignement met en péril<sup>vi</sup>. De ce point de vue les premières lettres à Alfred sont significatives : véritable apologie de la famille et de la sensibilité, elles sont nées de l'éloignement et du manque d'affectivité familiale. Mirbeau, qui n'a que 16 ans pour l'instant, demande systématiquement des nouvelles des parents d'Alfred, il s'enquiert de leur santé, et n'oublie pratiquement jamais de leur renouveler ses "*hommages respectueux*" : c'est une véritable rengaine épistolaire. Une correspondance qui d'ailleurs s'ouvre sur un souvenir d'enfance, un souvenir familial : "*Te rappelles-tu comme il faisait bon chez ton grand-papa, à l'ombre du sapin, et quand nous nous balancions*" (6 mars 1862).

C'est la première lettre connue d'Octave Mirbeau, alors âgé de 14 ans, et c'est une première évocation de l'enfance et de l'amitié idyllique qui a déjà le goût du paradis perdu. La lettre entre les deux amis se fait ainsi l'écho, dans ce premier temps, de la voix des parents : ils y sont présents par leurs maladies, leur discours et occupent presque entièrement les deux correspondants. Ce lien s'étend à tous les membres de la famille, de part et d'autre : fiançailles, mariages, naissances et décès sont autant de bonnes occasions de prendre la plume pour une lettre à Alfred. L'information circule, le réseau est là, et il semble fonctionner : les nominations d'Alfred, le baccalauréat, le choix des études et de la profession

donnent, de pair avec les événements familiaux, la cadence de cette correspondance. Ces deux motifs épistolaires – la famille et les études – sont, de fait, intimement liés : il est clair que Mirbeau veut réussir au bac, et par la suite dans ses études parisiennes, par pure complaisance envers ses parents, comme pour s'acquitter d'une dette contractée : *"J'ai été cruellement peiné par mon échec, non pas principalement pour moi, mais pour mes parents. Car j'aurais été content de pouvoir déposer à leurs pieds cette offrande d'un cœur reconnaissant"*, lisons-nous le 8 septembre 1865.

Si dans un premier temps la figure d'Alfred se trouve pratiquement assimilée à la famille, son rôle s'autonomise progressivement et devient celui de l'ami confident. Ainsi les formes répétitives de la correspondance de circonstance cohabitent avec l'intime, ou laissent peu à peu la place à la confiance personnelle : tel ou tel événement familial sera alors le prétexte, le viatique d'or vers une confiance, un épanchement à destination d'Alfred. Il s'agit là d'un autre grand enjeu dans les correspondances du XIX<sup>e</sup> : l'apprentissage de la solitude partagée dans le dialogue à distance avec l'être élu ou aimé<sup>vii</sup>. La lettre familiale, ou de circonstance, est de par sa nature transparente, lisible pour d'autres, destinée à travers un correspondant précis à ses cercles les plus proches. Elle doit maintenir le réseau, faire circuler l'information. Les premières lettres de Mirbeau auraient pu être lues à haute voix à la famille Bansard, proche d'ailleurs de la famille Mirbeau ; par la suite, d'autres lettres échangées entre cousins, frères, sœurs et amis incitent à une lecture circulaire : *"J'ai reçu une lettre de René, je voudrais pouvoir te l'envoyer, mais elle a douze pages. C'est à vous tordre les côtes de rire. Elle est écrite avec un esprit et une verve incroyables"* (19 janvier 1865) – passage qui témoigne de même de la recherche littéraire transformée en compétition dont sont empreintes ces lettres. Mais pourtant, Mirbeau dès sa deuxième lettre connue, avait fixé le rôle d'Alfred dans son monde ; leur correspondance s'ouvre aussi par une déclaration d'amitié, pratiquement d'amour, porteuse d'une grande exigence et qui a valeur ici de "pacte épistolaire" : *"J'aime à te confier mes peines. J'aime à te raconter mon bonheur, certain d'avance que tu partageras ou ma peine ou mon bonheur. Je t'aime enfin. Je trouve et j'ai toujours trouvé en toi, dès que j'ai eu le bonheur de te rencontrer, un ami sûr et fidèle. [...] Je crois que tous mes rapports avec toi t'ont dit : Je t'aime"* (6 avril 1864). Alfred est ainsi choisi, élu, pour être le dépositaire de la peine et du bonheur du jeune Mirbeau ; plus encore, il se trouvera investi en témoin de la quête, entre angoisses et plaisirs, indécision et ambition, harmonie et excès de l'évolution et de la formation de son camarade. Ce changement devient perceptible dans les lettres à Alfred dès l'apparition, toute subite, des premières figures féminines (26 juillet 1865). Mirbeau a 18 ans ; il a enfin son bac – autre grand thème de plaintes épistolaires, il prépare ses sciences et vient de découvrir Paris. *"Ecris-moi bientôt, mais ne parle pas du tout de la lettre que je t'écris"* – souligne-t-il. C'est un premier tournant dans cette correspondance.

La lettre mirbellienne s'écrit ainsi en fonction d'une autre réalité : celle du *secret* que l'affinité élective unissant deux cœurs permet de partager. Dans ce cas tout s'inverse. La correspondance n'est plus un instrument qui entretient la cohésion d'un réseau, d'un milieu, d'une parentèle ; elle devient, même adressée à un proche, un refuge contre les contraintes et les bienséances de la famille. Elle n'est plus le lieu d'une écriture convenue, mais l'expression singulière d'une

subjectivité qui se confie à l'autre. Ce qui l'habite désormais, ce sont, tour à tour, soit le quotidien des existences, soit la passion, la tristesse ou le rêve. Nous en suivons aisément les étapes de cette transformation dans les lettres à Alfred.

### L'AILLEURS ET LE CHEZ-SOI : POINTS D'APPUI

Ainsi en est-il de l'image de la famille à Rémalard : elle est évolutive et parfois contradictoire, mais ne disparaît pas de l'horizon affectif mirbellien. Malgré les contraintes croissantes qu'elle lui impose, il n'y a pas de *"familles je vous hais"* rimbaldien dans ces lettres. Lors de son séjour à Rennes et à Caen, Mirbeau retrouve volontiers Rémalard et la famille à l'occasion des vacances scolaires : c'est une véritable fête des sens pour lui. C'est qu'on s'amuse bien à Rémalard, écrit-il à Alfred, *"on y passe de bien doux instants"* ; on dîne en famille, on joue aux cartes avec une certaine Mme Henry : autant de joies domestiques qui font de Rémalard ce lieu *"où se rattachent tant de souvenirs dorés"* (19 janvier 1865). Et dès que l'on se retrouve seul, face à l'échec (du bac en l'occurrence), de surcroît *"misanthrope, insociable, sceptique, fataliste"*, Rémalard et la famille redeviennent ce port de salut où l'on reprend ses forces : *"Il me faut l'atmosphère vivifiante du pays, de Rémalard au rustique clocher ; il faut que la famille, que les doux amis viennent arroser ma tige flétrie..."*. Il en sera de même lorsque Mirbeau reviendra endetté, fatigué et malade de Paris. Rémalard le remède, mais aussi, par la suite, Rémalard l'étouffoir – une évolution qui va de pair avec celle de l'image familiale. Les parents, pourtant, ne sont présents qu'allusivement dans le discours épistolaire de Mirbeau ; ils ne soutiennent pas moins son destin. Le père, grâce à son autorité indiscutable, semble à l'origine de nombreuses décisions et revirements que le jeune Mirbeau s'attribue. Mirbeau vient d'avoir son bac, retourne à Rémalard, se *"laisse aller à la paresse"*, et prend *"subitement"* la décision suivante dont il fait part à Alfred : *"Il est beau, sans doute, de se lever tard, de se bien nourrir, de se coucher supinus [sur le dos] au soleil, et de s'enivrer de la vapeur bleuâtre d'une cigarette ; mais dieu m'a-t-il mis sur cette terre pour accomplir cette destinée ? Non, me suis-je dit en secouant cette torpeur. Morbleu, mon cher, il faut travailler, travailler, et piocher, et pour ta satisfaction personnelle, et pour ton intérêt"* (30 avril 1866). Comment ne pas reconnaître dans cette déclaration la voix du père, et à travers lui, de tout la classe à laquelle il appartient ? De même que ce conseil de son oncle mourant : *"Travaille, travaille, mon enfant, car c'est là seul où tu pourras trouver le bonheur et la consolation"* (20 mars 1867). Mirbeau ira donc à Paris préparer ses sciences... Puis, autre revirement, il va abandonner la médecine pour le droit et se retrouver dans l'étude du notaire Robbe, un proche de son père ; il écrit vaguement à Alfred, trois mois plus tard, qu'il *"n'était pas fait pour la lancette et le bistouri"*, donc : *"je fais mon droit"*, laisse-t-il tomber sans aucun enthousiasme (20 février 1867). La décision ne lui appartenait probablement pas. Le voilà à Rémalard pour de bon. Mais ses distractions sont nulles, et ses petites aspirations se compriment dans la caverneuse étude de ce M<sup>e</sup> Robbe. Du coup, Rémalard n'est plus la même : *"Le Mardi Gras, Rémalard était morne, triste [...] Oh ! Décrépitude ! Rémalard avait plus que jamais revêtu son bonnet de crêpe"* (9 mars 1867). C'est à partir de ce moment que la correspondance de Mirbeau avec Alfred devient la plus dense, et, de sa part, la plus exigeante, comme le soulignent les nombreux post-scriptum où il exhorte Alfred à lui répondre plus vite, plus longuement... Le seul îlot d'espoir dans ce

"doux Rémalard" qui se referme sur Mirbeau comme un piège, devient le voyage à Paris : y prendre une inscription à la faculté, et peut-être pouvoir y passer une nuit ?... Non, la voix du père est là, prohibitive, avec son implacable autorité et sa logique primaire : *"Mon fils, tu dois aller à Paris prochainement prendre une inscription. Je n'ai pas encore fixé la jour ; mais nous le fixerons. Tu partiras par le train de 7 heures, et tu reviendras par celui de 9 heures, ce qui veut dire que tu ne passera pas de nuit à Paris"* (début avril 1867). Mirbeau a 19 ans ; face à l'intransigeance du père il ne lui reste alors que l'ironie et, bien sûr, Alfred à qui se plaindre de la répression sexuelle. En saura-t-on plus sur ce père ? On le verra une fois à l'œuvre – il est médecin – aux prises avec une tumeur, on le verra désespéré devant l'accouchement difficile de sa fille – c'est un confrère à lui qui s'en chargera, et on le pressentira derrière la décision finale de Mirbeau, interdit de Paris et échoué en droit, de s'enfermer dans le notariat à Rémalard. De la mère, on en saura beaucoup moins ; on l'imagine toujours là, occupée à prier, aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants. Ce n'est que son absence qui fera parler Mirbeau d'elle. Cela à deux reprises : lorsque, jeune collégien, il se verra séparé d'elle, et lors de sa mort. Une mère qui finalement est morte, apprenons-nous, d'avoir trop aimé ses enfants : *"elle est morte de nous"*, écrira Mirbeau (19 juillet 1870). Il n'en est pas à sa première expérience de la mort. Déjà à l'occasion du décès de son oncle, dont l'agonie l'avait fortement marqué, il avait exprimé son désarroi et son angoisse devant le corps mourant. Mais la mort de sa mère, par son caractère subit, le laisse pantois ; et, lorsqu'il en parlera à Alfred, se sera pour lui annoncer comme un nouveau départ dans sa vie : *"Je n'ai commencé à vivre que du jour où notre chère morte nous a quittés pour toujours"...* Cette mort, en effet, inverse les données : c'est Mirbeau qui se retrouve désormais responsable d'un père, à la santé chancelante, et d'une sœur auxquels il doit sa *"vie et son temps"*. Il a maintenant 22 ans. Il aura connu dans le cadre familial et l'expérience de la mort, et ses premiers émois amoureux, entre permissivité et prohibition, il aura vécu de même l'excès de sa parenthèse parisienne. Une nouvelle vie peut en effet commencer, où il sera livré à lui-même, et avec pour principale contrainte et juge, son autre, sa dualité. *"C'est une vie nouvelle pour moi, mon bien cher ami, et j'aurai bien des luttes à soutenir contre un ennemi qui m'a toujours renversé, moi-même"* (19 juillet 1870).

## ROMANTISME DESABUSE OU ACCESSION A L'ECRITURE

La recherche de l'équilibre chez Mirbeau se fera tant du côté de l'extérieur, que dans son propre moi. L'écriture épistolaire, par le style, le ton et la forme, se fait de même l'écho de cette quête. Il est clair que dans ses lettres de jeunesse Mirbeau met en œuvre, teste sur Alfred, quelques prouesses d'écriture. Il y a tout d'abord ces digressions romantiques de la toute prime jeunesse où il est question de rêves prémonitoires, d'amitié, de solitude et de baccalauréat dans un décor chargé à outrance, ponctués par des roulements de tonnerre. Alfred, qui vient de réussir son bac, est heureux, il *"jouit"*, il *"s'épanouit comme une rose courbée par une pluie d'orage, et qui relève sa tige affaissée sous les caresses amoureuses d'un doux zéphyr"* ; alors que le jeune Mirbeau, peine toujours, aux prises avec ce *"spectre hideux"* qui le poursuit jusque dans ses rêves... quand il ne *"pâlit pas à la lueur fatigante d'une bougie"* (8 août 1865). On y rêve encore de promenades dans le but de *"souponner, et essayer nos*

jeunes lyres sur nos souvenirs passés, sur nos rêves chimériques, illusions fugitives, fantômes diaphanes que nous ne pouvions saisir", etc... L'instrumentarium romantique est à l'œuvre de même pour lier à vie les deux camarades : ils sont deux astres qui suivent parallèlement leur chemin céleste ; avec la peur, omniprésente, de voir leur amitié se transformer en *"songe incohérent, vague, et dont on ne se souviendra qu'à travers un voile, et qu'elle ne tombe après, comme tant d'autres, dans l'oubli"* (21 octobre 1866). *"Diaphane", "zéphyr", "spectres"* ; surnaturel, oubli, impossible trace : il s'agit là d'un vocabulaire et d'une thématique sans cesse ressassés en ce XIX<sup>e</sup> siècle. Après une forte poussée, cette veine se tarit progressivement à partir de 1867. Mais Mirbeau le décadent et le romantique est-il dupe ? Oui et non. Car, il est souvent le premier à prendre conscience du creux de cette écriture. Et il retombe systématiquement sur ses pieds : *"Retombons dans la réalité et laissons nos vapeurs poétiques"*, lisons-nous à plusieurs reprises ; ruptures de ton caractéristiques où Mirbeau ironise volontiers sur lui-même, et passe à des sujets beaucoup plus prosaïques. C'est encore l'empreinte de la recherche d'une forme d'équilibre entre le romantisme ambiant et la réalité quotidienne, d'où ces innombrables ruptures dans le corps d'une seule lettre faisant alterner ton pompeux et familier. Ce romantisme se révèle être de surcroît à plusieurs reprises de deuxième degré ; là encore l'apparition des figures féminines y est pour beaucoup. Maria de Rémalard, par exemple, à laquelle le jeune Mirbeau s'apprête à faire sa déclaration ; et bien, il veut pour la circonstance : *"un soir magnifique, une lune resplendissante, une brise caressant le feuillage... etc."* (26 juillet 1866). Mais Maria est la fille d'un commissaire de Police ! s'exclame-t-il. Du coup il se spécialise dans l'anecdote, érigée en véritable petit reportage et mise en scène minutieusement. Du déséquilibre formel de son texte, de la disproportion épistolaire naît alors le comique, et il l'exploite et le recherche à volonté, le but étant de faire rire son correspondant, à *"se désopiler la rate"*, ou à *"se tordre les côtes de rire"*, comme au théâtre. Autre évocation, autre rêverie amoureuse : il y est question de la petite Julia, devenue femme, que jadis les deux comparses espionnaient religieusement à Rémalard pour *"respirer son air, fouler son sable [...] enfin pour se savoir près d'elle, interroger le balcon de sa fenêtre"* (novembre 1869). Mais Alfred doit savoir, pour y avoir assisté, que de balcon... il n'y en avait point. Mirbeau s'explique : *"Si je mets ici un balcon à sa fenêtre, bien qu'il n'y en eût pas, c'est pour poétiser le récit et suivre les traditions des romanciers qui ont mis des jeunes filles dans leur livres. Une jeune fille implique un balcon, comme un balcon implique une jeune fille"*. Étrange digression où Mirbeau s'emploie à mettre en évidence les ressorts intertextuels de son écriture et la fonction auto-référentielle de la littérature, tout en ironie et en dérision, comme le ferait aujourd'hui un Umberto Eco.

L'avènement d'un style épistolaire est ici en jeu ; Mirbeau mute, évolue et mûrit considérablement durant ces quelques années, cherchant des points d'appui dans le langage, et *a fortiori*, dans l'expression littéraire. Ses lettres se font de même l'écho de quelques unes de ses lectures, de l'influence de quelques uns de ses maîtres. Dans ces premières lettres il cite des auteurs préromantiques comme Ossian, Louis Charles Romey, passe à Faust, Oberman et à Gustave Aimard (auteur de romans d'aventures), puis se voit imposer le programme scolaire (nous en avons le détail dans ses lettres). Il relève, pour la circonstance épistolaire, la signature de Cicéron –

"*vale et me ama*" – qui préconisait en son temps la brièveté et la simplicité pour la lettre familière, mentionne à quelques reprises Voltaire – ce "*monsieur qui ne communiait pas tous les dimanches*" et qui est, avec Mme de Sévigné, la grande figure épistolaire à imiter en ce XIX<sup>e</sup> siècle<sup>viii</sup>. La préparation du bac et la première année de droit, quoique ratée, me semblent y être pour beaucoup dans cette évolution : Mirbeau se met à chercher le bon mot en latin, truffe quelques unes de ses lettres de références à l'Antiquité, et laisse tomber les élaborations romantiques. Le résultat de cette formation est que Mirbeau semble tout à fait à l'aise dans la pratique épistolaire ; plus même, il pense innover l'usage, transgresser les normes, puisque l'amitié et la confidentialité le lui permettent : "*Nous n'avons pas besoin entre nous d'user de ces conventions épistolaires*", écrit-il à Alfred fin juillet 1869. C'était en quelque sorte l'ultime distinction, le *nec plus ultra* de l'échange épistolaire ; c'est ce qu'on appelait dans les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> "*la recherche du naturel*" : "*Cet air de liberté et cette marche dégagée, ce ton enjoué qui répand tant d'intérêt sur les moindres bagatelles*", lisons-nous parmi ces manuels d'époque<sup>ix</sup>. Or, le paradoxe est que le "*naturel*" ne s'apprend dans aucune école ; il ne peut marquer la distinction qu'au prix d'un travail sur soi – par la lecture notamment, et d'une disposition psychologique particulière. Car derrière cette recherche pointe son nez l'écriture artistique à proprement parler. Il est clair maintenant qu'à travers Alfred, la littérature, ou du moins la *littérarité*, est la visée, consciente ou non, de Mirbeau. Alfred se trouve être le destinataire idéal, du moins à cette étape de la recherche formelle : ami d'enfance, il est du même milieu que le jeune Mirbeau, ce qui lui permet de transgresser les normes et l'usage en vigueur et d'en faire le dépositaire de son écriture.

## L'ÉCART ET LA NORME

Comment écrivait-on une lettre au temps du jeune Mirbeau ? La profusion des manuels et autres secrétaires épistolaires édités de son temps nous permet de saisir l'état de la norme épistolaire de l'époque et mesurer l'écart et la convention de la lettre mirbellienne. En ce temps-là on pouvait, bien sûr, ne pas respecter les modèles, mais on ne pouvait ignorer l'existence d'une norme, un canon dominé par celle qui était devenue alors l'épistolaire par excellence : Mme de Sévigné<sup>x</sup>. Car, si on en croit les consignes des manuels épistolaires de l'époque, la lettre a pour fonction première de se substituer à la parole, ou au bavardage : "*Une lettre est une conversation entre absents [...]. Pour y réussir, figurez-vous donc que vous êtes en présence de celui qui vous lira, qu'il entend le son de votre voix, et a les yeux rivés sur les vôtres*" (*Grande Encyclopédie du XIX<sup>e</sup>*). L'absence de l'autre, la volonté affichée de transcender cette absence en se donnant à voir par sa pensée, sont à l'origine de développements particuliers dans tout échange épistolaire. Inévitablement, les mots manquent, la forme s'épuise : "*causons le plus souvent possible graphiquement*", insiste Mirbeau (20 février 1867), "*j'ai besoin de m'entretenir avec toi*" (6 avril 1864), "*je t'épistolerai*" (8 mars 1866) ; pour lancer son appel, comme dans une bouteille à la mer : "*parle, parle, j'ai soif de tes paroles*" (8 septembre 1867). Étrange idiosyncrasie épistolaire, car la lettre, principal effet de l'absence de l'autre, se trouve de même sublimée et devient source de plaisir et de jouissance en soi<sup>xi</sup>. On écrit confortablement installé dans un fauteuil, dans un intérieur cossu, savourant une pipe ; la lettre est une pause dans le travail, pendant laquelle on cause, on

s'entretient à distance, on fait travailler son esprit, on laisse courir sa plume. Ainsi le tout jeune Mirbeau, pour qui la lettre écrite à Alfred en toute urgence entre deux appels de cloche apparaissait comme un refuge, un rempart contre l'inhumanité des collègues, s'installe peu à peu confortablement dans l'exercice de cet art : nous le voyons lire allongé, entouré d'objets familiers, meubler les heures creuses de Rémalard en agréables causeries et confidences épistolaires. Tout comme ces respectables messieurs dont la gravure accompagnait inévitablement toute édition des Secrétaires. D'où une recherche de plus en plus formelle, d'où un effacement progressif du destinataire<sup>xii</sup>. Cette opération se passe progressivement et par à coups dans les lettres de jeunesse de Mirbeau ; elle n'est pas non plus définitive. L'aspect utilitaire et l'aspect "décalé" de la lettre coexistent, et là aussi, on se cherche, on vise une figure d'équilibre entre deux formes d'expression. Tout d'abord, comme nous l'avons dit, Mirbeau s'essaye à quelques élucubrations stylistiques mystiques et romantiques vite oubliées, puis s'efforce d'insérer quelque bon mot, ou une belle anecdote tirée de sa vie, histoire de faire rire Alfred ; il va de même s'essayer à lui envoyer des lettres soi-disant officielles, une invitation au duel, une caricature à placarder à Rémalard, orchestrées et mises en scène, dont l'inépuisable sujet est le silence et la mollesse d'Alfred. Ces lettres témoignent d'un réel travail sur la langue, d'un travestissement et d'une utilisation ludique de l'épistolaire. Les lettres passent alors à travers, et même, outre, Alfred. Et on brode autour de l'adresse : du "*cher Alfred*" on passe à "*ma vieille chérie*", "*ma vieille branche*", "*mon pauvre baromètre*", "*mon cher Pylade*" ; et le destinataire s'efface, on perd l'adresse, on ne sait plus où envoyer ses lettres, mais on continue d'écrire.

Un beau jour Alfred reçoit ainsi *Une page de ma vie* (15 et 23 janvier 1868) : début d'un roman, illustré par l'auteur ; à suivre et "*droits de traduction et de reproduction réservés*", précise avec ironie le jeune Mirbeau. C'est encore une relation comique de la vie à Rémalard, une broderie dans le canevas du retour du fils prodigue : le père lisant un journal (conservateur), la mère priant, la sœur cousant sur fond de morne province. C'est un texte qui essaie de concilier l'existence de ces deux lieux bien distincts que sont Paris et Rémalard dans la vie de l'épistolier, avec pour point d'appui cette étonnante description impressionniste du paysage campagnard le lendemain matin. Encore une recherche de l'impossible unité dans la transfiguration de la réalité par l'art. Mirbeau a 20 ans ; il avoue ne pas pouvoir continuer son roman, mais annonce une œuvre à venir : il y sera question d'un artiste brisé par un amour dévastateur... Mais cela pour "*des temps plus heureux*" ; pour l'instant il s'efforcera à étonner, à faire rire Alfred, et à gagner des points dans leur jeu littéraire tout en faisant fonctionner le réseau épistolaire amical et social.

## **FIGURES D'EQUILIBRE ET CHUTE DE L'EPISTOLIER**

La vie de Mirbeau l'épistolier s'organise entre Rémalard et ses déplacements : Vannes, Rennes, Caen et, enfin, Paris ; des lieux apparemment inconciliables et contradictoires. La lettre à Alfred est souvent là pour consigner, anticiper, relater ces déplacements, comme pour mieux les appréhender. La lettre naît ainsi du déplacement, réel ou projeté, et du dépaysement du sujet. De la rupture d'équilibre. Premières lettres à Alfred : lettres nées de l'éloignement douloureux de Rémalard ; évocations du temps de l'équilibre, temps de l'amitié et de l'affection familiale. Deux lieux, deux mondes : le collègue, qu'il soit à Vannes, Rennes ou Caen, avec ses maîtres, et Rémalard avec Alfred et la

famille. Avec, pour seul réconfort, le souvenir de la balançoire, étonnante figure datée de trois ans déjà : *"Un souvenir, un souvenir de toi... Tu connais la balançoire... pense à ton ami"* (19 janvier 1865). Un sujet balancé, bousculé, tiraillé entre ces lieux, dans le seul espoir d'obtenir son bac : véritable épreuve de passage d'un état à un autre qui, au fur et à mesure des déplacements, se transforme en unique point d'appui dans cette recherche d'équilibre : *"courbé sur mes livres, je cherche dans les aridités de la science un point d'appui, pour ne pas tomber dans un gouffre qui se forme sous moi"* (8 août 1865). Le point stationnaire, avant toute rupture d'équilibre entraînant la chute du sujet, se transforme de la sorte en point d'appui. Ainsi en est-il avec Rémalard : après le bachot, retour aux sources, amorce d'un nouvel équilibre. Mirbeau prépare ses sciences, confortablement installé dans ses pantoufles et dans l'étude de M<sup>e</sup> Robbe. Mais il y a l'appel de Paris – avec ses femmes et ses distractions, et Mirbeau arrive bien vite au bout de ce palier, menacé de nouveau par le vide, le gouffre existentiel. Nouvelle rupture d'équilibre, qui se transforme vite en dérive : à la stagnation et à l'ennui rémalardiens succèdent la frénésie et l'excès parisiens. Nouvel équilibre, précaire et dangereux : *"Quelle vie, mon ami, quelle vie. Duels... avortés, il est vrai. Soupers... et femmes !!! Nous en avons tué une à peu près avant hier"* (fin mars 1869)... Ces femmes que l'on tue *"à peu près"* sont bien sûr les pensionnaires des maisons closes, qui coexistent dans l'univers mirbellien avec les innombrables amours passionnées et idéalistes, habituellement inassouviées, de cette même époque. Être des extrêmes, là aussi Mirbeau est à la recherche d'une impossible harmonie, d'un équilibre douteux. C'est d'ailleurs ce qu'il dira à son père, qui l'empêche d'aller assouvir ses désirs dans la capitale, lors de ce *"procès"* qu'il s' imagine lui intenter, car *"il faut donner à son tempérament un équilibre raisonnable"*. Dépensier et endetté, il sera néanmoins interdit de Paris par la suite ; rappelé à Rémalard, il laisse maintenant tomber le droit. Autre point stationnaire, autre point d'appui : Mirbeau attend, mange, dort, va à la chasse et à la pêche ; mais cette attente n'est pas gratuite et se referme peu à peu sur lui : son père a fini par avoir le dernier mot, et le voilà apprenti notaire. *"Mort. Et enterré !!!!!"*, écrira-t-il, du fond de l'abîme à son ami Alfred (19 janvier 1870).

Du décès de sa mère survenu 7 mois plus tard il résultera un autre déséquilibre, familial celui-là ; devant le manque maternel et la faiblesse paternelle, Mirbeau se retrouvera investi dans un nouveau rôle, celui du protecteur, que l'éloignement de la guerre rendra illusoire et improbable. De cette dernière rupture existentielle, tout comme de l'expulsion du collège de Vannes, Alfred n'aura point de nouvelles : silence d'autant plus lourd de sens, qui rend dérisoire la causerie épistolaire...

Pour conclure, une citation. *"Je voguais : tout à coup le vent m'a délaissé. J'ai vu tomber ma voile vide"* (8 septembre 1865). La citation est de Louis Charles Romey, et c'est une des rares que Mirbeau met en exergue. Cette image métaphorique du voilier est riche en significations et connotations : il n'y a pas en mer d'autre corps qui ne soit aussi dépendant de l'équilibre des forces, écrivait M. Serres ; un équilibre toujours rompu, toujours repris entre les différents points stationnaires, les points d'appui et les éléments extérieurs...<sup>xiii</sup> À quoi s'ajoute cette autre image, drôle et fantaisiste à souhait, de ce père *"qui traversa l'univers en dansant sur la corde raide"* et qui eut à Paris un succès monumental, avant d'être la victime de son *"art équilibré"* (lettre du 20 mai 1867)... Ces deux images témoignent elles aussi, par la force de la métaphore et de l'ironie, de cette quête

d'équilibre si caractéristique dans la correspondance de jeunesse de Mirbeau. Un équilibre, un compromis, recherché entre des lieux et des milieux, des désirs et des pulsions, qui sont aussi nécessaires qu'impossibles à concilier pour le jeune Mirbeau. La famille, d'une part, avec son indéfectible réseau qui s'érige en rempart contre le monde extérieur. Par opposition à ce réseau naît alors l'idée du *secret* qui est capable d'unir les deux protagonistes : secrets de cœur et liberté d'expression qui donnent naissance à un style, souvent inégal et contradictoire, qui submerge peu à peu le destinataire réel de cette correspondance. L'écriture à Alfred constitue ainsi ce fragile point d'appui tant recherché dans la dérive d'un sujet sans cesse tiraillé entre la famille et le monde extérieur, et plus encore, entre la tradition et la modernité. La lettre à Alfred essaie de saisir le sens de cette quête et de ces ruptures d'équilibre. Par sa capacité de transfiguration du réel, elle essaie de remédier à ces points stationnaires, sources d'interminables angoisses pour l'épistolier qui annoncent toute nouvelle rupture existentielle. Mais elle échoue en grande partie ; les dernières lettres à Alfred sonnent comme une démission littéraire. Et après la guerre et quatre ans de silence, la toute dernière est de nouveau une lettre conventionnelle de condoléances. À l'entête celle-ci s'inscrit désormais le nom du nouvel employeur de Mirbeau : le journal conservateur L'ORDRE (19 juillet 1870). *L'ordre*, c'est l'aboutissement par défaut de cette recherche tâtonnante d'un équilibre si incertain. Alfred, devenu inutile, disparaît à tout jamais de l'horizon de Mirbeau.

Alexandre LÉVY

Université de Paris-X Nanterre

- 
- i. Octave Mirbeau, *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, présentées et annotées par Pierre Michel, éd. du Limon, Montpellier, 1989.
  - ii. P. Michel et J.-F. Nivet, *Octave Mirbeau, imprécateur au cœur fidèle*, Paris, Séguiet, 1990.
  - iii. Réflexion qu'a menée à propos de Voltaire Geneviève Haroche-Bouzinac dans son livre *Voltaire dans ses lettres de jeunesse [...]*, Klincksieck, Paris, 1992.
  - iv. Renseignements tirés de l'ouvrage collectif *La Correspondance. Les usages de la lettre aux XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Roger Chartier, Fayard, Paris, 1991, pp. 10-11.
  - v. Notamment *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle*, éditées par C. Dauphin, P. Lebrun-Pézerat, D. Pouban, A. Michel, Paris, 1995.
  - vi. *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit. p. 245 et suiv.
  - vii. Ibid.
  - viii. Voir Volker Kapp "L'art épistolaire dans les manuels littéraires" in *L'Épistolarité à travers les siècles*, dir. M. Bossis, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990.
  - ix. *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit. pp. 241-242.
  - x. Ibid. pp. 10-11.
  - xi. Sur ce point *Les Correspondances. Problématique et économie d'un genre littéraire*, sous la direction de J.-L. Bonnat, éd. de l'Université de Nantes, 1983.
  - xii. Sur la perte du destinataire voir Vincent Kaufman *L'équivoque épistolaire*, Minit, Paris, 1992 et moi-même, "Epistoruptures" in *Littérature de la rupture amoureuse*, collectif, Honoré-Champion, Paris 1996.
  - xiii. Sur ce point voir l'intéressante lecture de la nouvelle de Jules Verne "Le Chancelor" par Michel Serres dans *Jouvences sur Jules Verne*, Minit, Paris, 1974, pp. 105-126.